

" MADAME,

" Si nous n'étions tous deux orphelins, si j'avais eu le bonheur de conserver ma mère, ou si la vôtre vivait encore, c'est au nom d'une de ces deux saintes femmes que je vous prierais de ne pas me refuser le service que je viens vous demander. Maître Calixte Ermel, mon ami et le vôtre, en me rendant compte d'une fortune qui me paraîtra bien embarrassante et bien lourde tant que je n'aurai personne avec qui la partager, me parle d'une créance qui établit entre nous quelques intérêts communs. Permettez-moi, je vous en supplie, de retarder d'un an la séparation de ses intérêts.

" Par suite de circonstances exceptionnelles, ma fortune est toute en capitaux, et je songe à acquérir, non pas un grand et orgueilleux château où je m'effrayerais de ma solitude, mais un abri où je puisse me reposer lorsque je serai las des voyages et des agitations de ma vie.

" J'ai une passion pour les pays du Midi, surtout pour ceux que baigne mer. Il me semble que la mer comprend toutes les tristesses, et que le soleil les adoucit toutes. Voulez-vous donc, à dater de ce moment, me regarder comme l'acquéreur de cette jolie habitation, voisine de Saint-Tropez, dont maître Ermel vient de me parler ? Je vous prierais seulement d'en rester locataire, jusqu'au mois d'octobre prochain ; je ne pourrai l'habiter d'ici là ayant à cœur un voyage en Amérique qui doit compléter mon Odyssée ; et vous comprendrez sans peine, j'en suis sûr, combien cette maison coquette et ce joli jardin « où les citronniers fleurissent » perdraient à ne pas être habités pendant tout ce temps-là. Si vous me refusez, je croirais que vous n'aimez pas les fleurs, ces massifs embaumés, ces festons de goyaviers et de vignes qui dépareraient loin de vous.

" A mon retour, nous réglerons nos comptes, et nous verrons qui de nous deux sera le créancier ou le débiteur. En attendant, comme je suis aussi rigoureux que M. Vautour en matière deoyer, voici ce que « j'exige » pour le vôtre : vous me ferez quatre paysages représentant les sites que vous aimez mieux aux environs de Saint-Tropez.

" Je voudrais bien, madame, ne pas terminer là cette lettre. . . Vous souffrez ; je ne suis pas heureux ; si, dans cette communauté douloureuse, je pouvais trouver le droit de ne pas être regardée par vous comme un étranger, je crois que mes peines seraient moins vives, et si je pouvais amoindrir les vôtres, il me semble que je serais presque consolé. . . Mais ce droit que j'usurpe pour un moment, rien, hélas ! ne le justifie. Je suis pour vous un inconnu, indifférent si je me tais, ou importun si je parle. J'arrête donc ma plume, en me bornant à vous rappeler le principal ou plutôt l'unique sujet de ma lettre.

" Vous savez, madame, qu'il n'est pas de meilleure consolation qu'une bonne œuvre : c'en est une que je vous demande ; oh ! ne me repoussez pas : autrement je croirais que votre douleur n'a pas pitié de ma tristesse, que votre isolement n'a pas pitié de ma solitude. Veuillez donc ne point m'accuser de présomption si je vous remercie d'avance, et si je réponds à votre bonté par le respectueux hommage de ma reconnaissance et de mon dévouement.

» Vicomte CHARLES DE VARNI. »

— Est-ce mieux, cela ? dit Charles en présentant cette lettre à Calixte Ermel.

Le notaire la lut ; arrivé à la dernière ligne, il leva sur M. de Varni un affectueux regard où, à travers une vive expression

d'attendrissement et de gratitude, on eût pu démêler peut-être quelque chose de semblable à une arrière-pensée malicieuse.

— Merci mille fois, monsieur le vicomte ! reprit-il ; merci pour la mémoire de mon vieil ami Lazare ; merci pour le repos de la pauvre Ludovise ! Maintenant, il me paraît impossible qu'elle vous refuse.

La nuit s'était écoulée pendant cette longue causerie ; déjà à travers l'ogive de la petite fenêtre, on pouvait voir s'éteindre peu à peu les étoiles, et la blancheur lactée du matin remplacer dans le ciel le bleu sombre de la nuit.

— Monsieur le vicomte, dit alors le notaire, n'êtes-vous pas d'avis que le soleil, en se levant, ne doit pas nous trouver en prison ? Profitons des permissions illimitées que m'a données Beaucauteuil. Ainsi, une bonne étreinte au gâtelier, un coup de brosse à nos habits, et sortons !

Cinq minutes après, Calixte Ermel et Charles de Varni, après s'être mis en règle et avoir comblé de munificences le gâtelier, peu accoutumé à des prisonniers millionnaires, descendaient ensemble la rampe en pente douce qui conduit du rocher des Dons à la ville. Charles paraissait rêver.

— Et vous dites, murmura-t-il, que Ludovise est jeune et belle ?

— Elle a vingt-deux ans, et elle est belle ! répondit Calixte Ermel.

V

LE RAYON.

MADAME DUNOYER A M. LE VICOMTE CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, le 20 octobre 1846.

» Madame Dunoyer a l'honneur de remercier monsieur le vicomte de Varni de son offre obligeante ; elle en ressent vivement le prix ; mais elle a le regret de ne pouvoir accepter.

» Elle espère terminer, d'ici à quelques jours, avec lord Milwood, l'affaire de la vente de sa maison ; quelques difficultés de détail subsistent encore ; dès qu'elles seront aplanies, madame Dunoyer s'empressera de faire passer à monsieur de Varni le capital et l'intérêt de la somme qui lui est due par la succession Lazare Dunoyer.

» Elle le prie, en attendant, d'agréer, avec l'expression de ses regrets, celle de sa reconnaissance et de sa haute considération. »

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 5 novembre 1846.

» Madame,

» Si vous aviez pu deviner la peine que me causerait votre lettre, je suis sûr que vous ne l'auriez pas écrite ; je crois du moins ne l'avoir pas méritée. Ce que vous appelez une offre obligeante était une prière. . . oh ! une prière bien cordiale, bien sincère, bien fervente, celle d'un frère à une sœur ! Il m'eût été doux de songer que vous demeureriez quelque temps encore dans cette maison aimée des fleurs, de la mer et du soleil, dans cette maison qui vous est chère, où tout vous parle de vos parents, et où parfois quelque vague rêverie aurait pu vous parler aussi de moi, comme d'un ami lointain.

» Cette habitation charmante m'aurait offert un abri, l'abri de ma pensée et de mon cœur ! Je crois vous l'avoir dit, jo